Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1982)

Heft: 2

Artikel: Sentiment de la nature et mélancolie des ruines

Autor: Sallenave, Danièle

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870874

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SENTIMENT DE LA NATURE ET MÉLANCOLIE DES RUINES

C'est la fin du XVIIIe siècle qui voit la découverte — l'invention — des montagnes et des ruines. Ce sont les mêmes voyageurs qui gravissent les unes et dessinent les autres, et parfois inversement. Les peintres de l'époque, les graveurs, nous montrent la même silhouette d'homme arrêté au pied d'une cascade suisse, levant la tête vers un flanc abrupt que couronnent de noirs sapins penchés, et, un peu plus haut, une frange de neige découpée; ou bien assis sur le tambour d'une colonne abattue, le tricorne rejeté en arrière, grattant de son bâton quelque inscription à demi enfouie dans la végétation, tentant de reporter sur un carnet qu'il tient contre son genou les lignes d'un fronton que le temps a jeté bas.

Plus tard, vers 1850, les voyageurs-photographes vont aux mêmes merveilles: ils saisissent la cascade de Terni selon le même angle que les peintres un demi-siècle plus tôt; et pour preuve de la grandeur du monde et de notre fragilité, ils placent au pied d'une pyramide, sur le parvis d'un temple, sur la pente d'un volcan, un jeune indigène — leur guide — petit Italien aux pieds nus, jeune éphèbe de Sicile savamment dénudé par le baron Gloeden contre une colonne dorique — garçon arabe drapé, le front buté, les yeux baissés sous la violence du soleil, modèle déjà du jeune Atman que Gide photographie avant de le ramener en France.

Cette conjonction du sentiment de la nature et de la mélancolie des ruines peut faire que les rêveries se croisent et s'échangent. Dans la Rome du Moyen Age, qui croit qu'Adam nous a précédés d'un peu moins de 2500 ans, on creuse le pied géant de la statue de Constantin qu'on prend pour une mine naturelle de chaux; vers la fin du XIXe siècle on tente l'escalade de la face nord de la grande pyramide de Cheops, avec pics, cordes et piolets; et des familles entières en promenade, à la suite de Victor Hugo, s'essaieront à

lire dans les faces géantes des monts des ruines abattues, et à feindre de voir dans leurs cimes crénelées les restes ruinés des anciens Burgs. Les nuages mêmes participent à la grandeur de la vision, échafaudant au-dessus des montagnes des architectures fabuleuses que sculpte le couchant où elles s'évanouissent en fumées.

Cependant s'il est vrai que les montagnes et les ruines nous conduisent de toute évidence à une méditation constante sur l'éternité du monde, la puissance du temps et la fragilité de l'homme, il est tout aussi vrai qu'elles ne le font pas de la même manière. Elles offrent même à la rêverie et à l'action de l'homme deux voies distinctes qui finissent par s'opposer. La montagne dit: l'homme n'est rien, à peine s'il existe; la ruine dit: l'homme passe. L'une dit: l'homme n'a pas toujours été là; l'autre: ceux qui ont été là ne sont plus, et nous passerons de même. Les ruines proposent d'infinies variations sur ce thème; la montagne, non. Et même, si la montagne effraie, si sa grandeur et son impassibilité intimident, elle lance en même temps une sorte de défi à l'homme, qui n'a de cesse qu'il n'ait «vaincu» (comme il dit) telle face d'un mont, tel sommet d'une chaîne. Qu'il n'ait entamé ses flancs, qu'il n'y ait percé des tunnels ou bâti des ponts, des viaducs, des autoroutes. Les photographies «d'ouvrages d'art» s'ajoutent naturellement, dans les encyclopédies à l'usage de la jeunesse, à celles des «merveilles de la nature»: leurs beautés s'accroissent mutuellement. Quoi de plus saisissant, en effet, que les arcades grêles d'un viaduc sur le fond inviolé d'un cirque de montagnes? Un peuple industrieux, protestant, est à l'aise dans les montagnes; sa gravité égale la leur, il s'y promène, y herborise, les escalade, y construit des fabriques, c'est tout un. L'austère grandeur des montagnes que reflète la surface glacée des lacs lui rappelle qu'il est peu de chose, c'est vrai: mais que tout effort a son prix, et sa récompense, et qu'il ne s'agit que de s'appuyer sur les lois naturelles pour vaincre la nature.

Les ruines, au contraire, ne s'offrent qu'à la mélancolie, cette pente nostalgique de l'imagination humaine. Si l'on oublie devant les montagnes et la catastrophe dont elles sont issues, et qu'elles verront imperturbablement s'écrouler autour d'elles les empires, comment ne pas y penser devant des ruines qui disent à livre ouvert le néant de tout effort humain? Cette puissante «mélancolie historique» qui saisissait Flaubert en Egypte et devant le Coli-

sée, ne peut conduire qu'à une inaction douce, qu'à une paresse philosophique. Tel que le voient les voyageurs et les peintres, l'homme ne peut qu'y mener paître ses troupeaux au son grêle d'une flûte: quelques siècles plus tard, il les restaure pour mieux les oublier, quand il n'y fait pas passer le bulldozer avant l'arrivée des Beaux-Arts pour creuser commodément un parking ou les fondations d'un supermarché.

Les montagnes ne mènent pas à Dieu, qui est un Dieu caché — Ramuz déjà le notait; les ruines, en un sens, oui: un peuple catholique entendit durant des siècles, dans les chaires de ses prédicateurs, la tonnante leçon que ceux-ci y avaient lue. Ruines sales et douces, offertes aux mendiants et aux chats errants; aux rayons ocres du soleil couchant — aux vapeurs des automobiles, puissantes alliées du temps, qui achèvent de les ronger. Mais quand notre temps sera venu, — qui donc rêvera sur nos ruines?

Evolène (Valais), 17 mai 1982.

Danièle Sallenave.